

avait précipités dans le fond des enfers, si sa bonté lui a permis d'en creuser ?

La Caroline méridionale n'a que trois villes dignes de ce nom ; elles sont en même temps des ports.

Georges-Town, situé à l'embouchure de la rivière de Black, est encore peu de chose ; mais sa situation doit le rendre un jour plus considérable.

Beaufort ou Port-Royal, ne sortira pas de sa médiocrité, quoique sa rade puisse recevoir les plus grands vaisseaux et les mettre en sûreté.

C'est Charles-Town, capitale de la colonie, qui est actuellement le marché important, et qui le deviendra nécessairement de plus en plus.

Le canal qui y conduit est semé de rescifs et embarrassé par un banc de sable ; mais avec le secours d'un bon pilote on arrive sûrement au port. Il peut recevoir jusqu'à trois cents voiles ; et les navires de trois cent cinquante à quatre cents tonneaux y entrent dans tous les temps avec leur chargement entier.

La ville occupe un grand espace au confluent de l'Ashley et de la Coper, deux rivières navigables. Elle a des rues bien alignées, la plupart fort larges, deux mille maisons commodes, et quelques édifices publics qui passeraient pour beaux en Europe même. Le double avantage qu'a Charles-Town d'être l'entrepôt de toutes les productions

de la colonie qui doivent être exportées et de tout ce qu'elle peut consommer de marchandises étrangères, y entretient un mouvement rapide et y a successivement élevé des fortunes fort considérables.

Les deux Carolines sont encore bien éloignées du point de grandeur où il leur est permis d'aspirer. Celle du nord ne demande pas à son sol toutes les productions qu'il lui offre ; et celles dont elle paraît s'occuper un peu sont comme abandonnées au hasard. On remarque plus d'intelligence, plus d'activité dans celle du sud ; mais elle n'a pas vu ou assez vu jusqu'où la culture de l'olivier et de la soie pourrait pousser sa fortune. Ni l'une ni l'autre n'ont défriché le quart du terrain qui peut être utilement exploité. C'est un travail réservé aux générations futures et à une plus grande population. Alors sans doute il s'établira quelque industrie dans des provinces où il n'en existerait pas de trace, si les réfugiés français n'y avaient porté une manufacture de toiles.

Entre la Caroline et la Floride est une langue de terre qui occupe soixante milles le long de la mer, acquiert peu à peu une largeur de cent cinquante milles, et a trois cents milles de profondeur jusqu'aux Apalaches. Ce pays est borné au nord par la rivière de Savannah, et au midi par la rivière d'Alatamaha.

- Depuis long - temps le ministère britannique

xviii.
Par qui, à
quelle occasion et de
quelle manière fut
fondée la
Géorgie.

penchait à occuper ce désert, regardé comme une dépendance de la Caroline. Un de ces actes de bienfaisance que la liberté, mère des vertus patriotiques, rend plus communs en Angleterre que partout ailleurs, acheva de décider les vues du gouvernement. Un citoyen compatissant et riche voulut qu'après la fin de ses jours ses biens fussent employés à rompre les fers des débiteurs insolubles que leurs créanciers détenaient en prison. Quel est ailleurs et parmi nous celui qui se proposera d'expier ainsi le long abus de ses prospérités? Plusieurs mourront après avoir dissipé des millions, sans pouvoir se rappeler une seule action honnête. Plusieurs mourront en laissant à des héritiers qui soupirent après leur décès des trésors acquis par l'usure et les concussions, sans réparer par quelque institution honorable et utile le crime de leur opulence. Un des effets de l'or serait-il donc d'endurcir l'âme jusqu'à la fin et d'étouffer le remords? presque aucun qui ait su en faire un digne usage pendant sa vie; aucun qui l'emploie à acquérir la paix du dernier moment. La sagesse politique, secondant le vœu de l'humanité, ordonna que les infortunés qu'on rendrait libres seraient transportés dans la terre inhabitée qu'on se proposait de peupler. Ce pays fut appelé Géorgie, en l'honneur du souverain qui gouvernait alors les trois royaumes.

Cet hommage, d'autant plus flatteur qu'il ne venait pas de l'adulation, l'exécution d'une en-

treprise vraiment utile à l'état, tout fut l'ouvrage de la nation. Le parlement ajouta 225,000 liv. au legs sacré d'un citoyen. Une souscription volontaire produisit des sommes encore plus considérables. Un homme qui s'était fait remarquer dans la chambre des communes par son goût pour les choses brillantes, par son amour pour la patrie, par sa passion pour la gloire, fut chargé de diriger un si digne projet avec ces moyens publics. Jaloux de se montrer égal à sa réputation, Oglethorpe voulut conduire lui-même en Géorgie les premiers colons qu'on y faisait passer. Il y arriva au mois de janvier 1733, et plaça ses compagnons à dix milles de la mer, sur les bords de la Savannah. Cette rivière donna son nom au faible établissement qui pouvait devenir un jour la capitale d'une colonie florissante. La peuplade, bornée à cent personnes, fut grossie avant la fin de l'année jusqu'au nombre de six cent dix-huit, dont cent vingt-sept avaient fait les frais de leur émigration. Trois cent vingt hommes et cent treize femmes, cent deux garçons et quatre-vingt-trois filles étaient le fonds de la nouvelle population et l'espérance d'une nombreuse postérité.

Ces fondemens s'accrurent en 1735 de quelques montagnards écossais. Leur bravoure nationale leur fit accepter l'établissement qu'on leur offrit sur les rives de l'Alatamaha, pour les défendre, s'il le fallait, contre les entreprises de l'Espagnol voisin. Ils y fondèrent la bourgade de

Darien, à cinq lieues de l'île Saint-Simon, où était déjà établi le hameau de Frédérica.

La même année un grand nombre de laboureurs protestans, chassés de Saltzbourg par un prêtre fanatique, allèrent chercher la paix et la tolérance dans la Géorgie. Ebenezer, placé sur la rivière de Savannah à seize lieues de l'Océan, dut son origine à ces victimes d'une odieuse superstition.

Des Suisses imitèrent les sages Salzbourgeois, sans avoir été persécutés comme eux. Ils s'établirent aussi sur la Savannah, mais trois lieues plus bas, mais sur une rive qui les mettait sous les lois de la Caroline. Leur peuplade, formée de cent maisons, s'appela *Purysbourg*, du nom de Pury, qui, ayant fait la dépense de leur transplantation, méritait bien cette marque de reconnaissance.

Dans ces quatre ou cinq peuplades il se trouva des hommes plus portés au commerce qu'à l'agriculture. On les en vit sortir pour aller fonder à cent quarante-cinq milles de l'Océan la ville d'Augusta. Ce n'était pas la bonté du sol qu'ils cherchaient; ils voulaient partager avec la Virginie, avec les deux Carolines les pelleteries que ces provinces obtenaient des Creeks, des Chickesaws, des Cherokees, les nations sauvages les plus nombreuses de ce continent. Leur projet réussit si bien, que dès 1739 ces liaisons occupaient six cents personnes. L'extraction de ces

fourrures d'une qualité inférieure était d'autant plus facile que, durant la plus grande partie de l'année, la Savannah conduit des barques de vingt à trente tonneaux jusqu'aux murs d'Augusta.

La métropole pouvait, ce semble, beaucoup espérer d'un établissement qui, dans un temps très-borné, avait reçu cinq mille habitans, qui avait coûté 1,485,000 livres au fisc, et beaucoup plus aux zélés patriotes. Quel dut être son étonnement lorsqu'en 1741 on l'instruisit que la plupart des malheureux qui étaient allés chercher un asile dans la Géorgie s'en étaient successivement retirés, et que le peu qui y restaient encore soupiraient sans cesse après un séjour moins insupportable. On chercha les causes d'un événement si singulier, et on les trouva.

Dans sa naissance même cette colonie avait porté le germe de son dépérissement. On avait abandonné la juridiction avec la propriété de la Géorgie à des particuliers. L'exemple de la Caroline aurait dû prévenir contre cette imprudence; mais, chez les nations comme chez les individus, les fautes du passé sont perdues pour l'avenir. Le plus souvent les faits sont ignorés. Sont-ils connus, on en impute les fâcheuses conséquences à des prédécesseurs malhabiles; ou l'on trouve dans quelques légères différences entre les circonstances et dans quelques précautions frivoles le moyen de colorer des opérations radicalement vicieuses: d'où il arrive qu'un gouvernement éclairé,

xix.
Obstacles
qui s'oppo-
sèrent aux
progrès de la
Géorgie.

surveillé par la nation, n'est pas même à l'abri des surprises qu'on fait à sa confiance. Le ministère britannique livra donc l'intérêt public à l'avidité des intérêts privés.

Le premier usage que les propriétaires de la Géorgie firent de l'autorité sans bornes qu'on leur avait accordée, fut d'établir une législation qui mettait dans leurs mains non-seulement la police, la justice et les finances du pays, mais la vie et les biens de ses habitans. On ne laissait aucun droit au peuple, qui, dans l'origine, a tous les droits. Contre ses intérêts et ses lumières, on voulait qu'il obéit. C'était son devoir et son sort.

Comme les grandes possessions avaient entraîné des inconvéniens dans d'autres colonies, on arrêta que dans la Géorgie chaque famille n'aurait d'abord que cinquante acres de terre, et n'en posséderait jamais plus de cinq cents; qu'elle ne pourrait pas les aliéner; qu'ils ne passeraient pas même en héritage aux filles. Il est vrai que cette substitution aux seuls mâles fut bientôt abrogée; mais on laissait subsister encore trop d'obstacles à l'émulation.

Lorsqu'un homme n'est ni poursuivi par les lois, ni chassé par l'ignominie, ni tourmenté par la tyrannie religieuse, par l'acharnement de ses créanciers, par la honte de la misère, par le manque de toutes les sortes de ressources dans son pays, il ne renonce pas à ses parens, à ses amis, à ses concitoyens; il ne s'expatrie pas; il ne tra-

verse pas les mers; il ne va pas chercher une terre éloignée sans y être attiré par des espérances qui l'emportent sur l'attrait du sol qui le retient, sur le prix qu'il attache à son existence, et sur les périls auxquels il s'expose. Se jeter sur un vaisseau pour être déposé sur une plage inconnue, est l'action d'un désespéré, à moins que l'imagination ne soit frappée par le fantôme d'un grand bonheur, fantôme que la moindre alarme dissipera. Si l'on ébranle de quelque manière que ce soit la confiance vague et illimitée que l'émigrant a dans son industrie qui compose toute sa fortune, il restera sur le rivage. Et tel devait être nécessairement l'effet des limites imposées à chaque plantation. Il y avait d'autres vices à la racine de l'arbre qui l'empêchaient de fleurir.

Les colonies anglaises, même les plus fertiles, ne paient qu'un faible cens, encore n'est-ce qu'après avoir pris de la vie et des forces. La Géorgie fut dès le berceau soumise aux redevances du gouvernement féodal dont on l'avait comme entravée. Ces rentes devaient s'accroître outre mesure avec le temps. Ses fondateurs furent aveuglés par la cupidité au point de ne pas voir que le plus petit droit exercé dans une province peuplée et florissante les enrichirait bien plus que les taxes les plus multipliées sur une terre inculte et deserte.

A ce genre d'oppression se joignit un arrangement qui devint une nouvelle cause d'inaction.

Les désordres qu'entraînait dans tout le continent de l'Amérique septentrionale l'usage des liqueurs spiritueuses fit défendre l'importation des eaux-de-vie de sucre dans la Géorgie. Cette interdiction, quelque honnête qu'en fût le motif, ôta aux colons la seule boisson qui pouvait corriger le vice des eaux du pays, qu'ils trouvaient partout malsaines, et l'unique moyen de réparer la déperdition qu'ils faisaient par des sueurs continuelles; elle leur ferma encore la navigation aux Indes occidentales, où ils ne pouvaient aller échanger contre ces liqueurs les bois, les grains, les bestiaux qui devaient être leurs premières richesses.

Toutes faibles qu'étaient ces ressources, elles devaient s'accroître très-lentement, à cause d'une défense digne d'éloge, si le sentiment de l'humanité, et non la politique, l'avait dictée. L'usage des esclaves fut interdit aux colons de la Géorgie. D'autres colonies avaient été fondées sans la main des nègres. On pensa qu'une contrée destinée à être le boulevard de ces possessions ne devait pas être peuplée d'une race de victimes qui n'auraient aucun intérêt à défendre des tyrans. Croit-on que la prohibition aurait eu lieu, si l'on eût prévu que des colons, moins favorisés de la métropole que de leurs voisins placés sur une terre plus difficile à défricher, dans un climat plus chaud, auraient moins de force et d'ardeur pour entreprendre une culture qui exigeait plus d'encouragement?

Les demandes des peuples et les refus des gou-

vernemens peuvent être également insensés. Les peuples ne sont conseillés que par leurs besoins; les souverains ne consultent que leur intérêt personnel. Les premiers, assez communément indifférens, principalement dans les contrées éloignées, sur la puissance à laquelle ils appartiennent, et sur celle qu'ils recevraient d'une invasion, négligent leur sûreté politique pour ne s'occuper que de leur bien-être. Ceux-ci, tout au contraire, ne balanceront jamais entre la félicité des peuples et la solidité de leur possession, et préféreront toujours une autorité ferme et constante sur des misérables à une autorité incertaine et précaire sur des hommes heureux. D'après une méfiance que de longues vexations n'ont que trop bien autorisée, ils regarderont les peuples comme des esclaves toujours prêts à leur échapper par la révolte ou par la fuite; et il ne viendra dans la pensée d'aucun d'eux que ce sentiment habituel de haine qu'ils nous supposent parce qu'ils l'ont mérité, et qui n'est que trop réel, s'éteindrait par l'expérience de quelques années d'une administration douce et paternelle: car rien ne s'aliène plus difficilement que l'amour des peuples. Il est fondé sur les avantages rarement sentis, mais toujours avoués d'une autorité suprême, quelle qu'elle soit, qui dirige, qui veille, qui protège et qui défend. Par la même raison rien ne se recouvre plus facilement quand il est aliéné. Le trompeur espoir d'un meilleur avenir suffit seul pour calmer notre

imagination et prolonger sans fin nos misères. Ce que j'avance, le spectacle presque général du monde le confirme. A la mort d'un tyran, toutes les nations se promettent un roi. Les tyrans continuent d'opprimer et de mourir paisiblement, et les peuples de gémir, d'attendre en patience un roi qui ne vient point. Le successeur, élevé comme son père ou son aïeul, est préparé dès son enfance à se modeler sur lui, à moins qu'il n'ait reçu de la nature une force de génie, un courage d'âme, une rectitude de jugement, un fonds de bienfaisance et d'équité qui étouffent le vice de son éducation. Sans cet heureux caractère, il ne demandera dans aucune circonstance ce qu'il est juste de faire, mais ce qu'on faisait avant lui; non ce qui conviendrait au bien de ses sujets, qu'il regardera comme ses plus proches ennemis, sur l'appareil de cent gardes qui l'entourent, mais ce qui peut accroître son despotisme et leur servitude. Il ignorera toute sa vie la plus simple et la plus évidente des vérités : c'est que leur force et la sienne ne peuvent se séparer. L'exemple du passé sera son unique règle, et dans les occasions où il est sage de le suivre, et dans les occasions où il serait sage de s'en affranchir. Il en est en politique comme en religion. L'opinion la plus absurde en religion sera toujours l'orthodoxe, parce qu'elle sera plus une avec le reste du système. En politique, le parti que le ministère prendra sera toujours le plus analogue à l'esprit tyrannique, le seul

qu'on ait décoré du nom de grand art de gouverner. Lors donc que les Géorgiens demandèrent des esclaves, pour savoir s'ils leur seraient accordés ou refusés, il n'était question que d'examiner si la meilleure culture de leur terre ou la propriété la plus assurée de la colonie l'exigeait.

Cependant la situation vraiment désespérée du nouvel établissement publiait avec trop d'énergie les imprudences du ministère pour qu'on pût persévérer dans de si favorables combinaisons. La province reçut enfin le gouvernement qui faisait prospérer les autres colonies. Cessant d'être un fief de quelques particuliers, elle devint une possession vraiment nationale.

Depuis cette heureuse révolution, la Géorgie a fait d'assez grands progrès sans être aussi rapides qu'on les espérait. A la vérité on n'y a pas cultivé la vigne, l'olivier, la soie, comme la métropole l'aurait désiré : mais ses marais ont fourni une assez grande quantité de riz; et sur un sol plus élevé a été récolté un indigo supérieur à celui de la Caroline. Avant le 1^{er} janvier 1768, six cent trente-sept mille cent soixante-dix acres de terre y avaient été concédés. Ceux qui ne valaient que 3 livres 7 sous 6 deniers en 1763 étaient vendus 67 livres 10 sous en 1776. En 1769 les exportations de la colonie s'élevèrent à 1,625,418 liv. 9 sous 5 deniers. Elles ont beaucoup augmenté depuis.

Cette prospérité augmentera sans doute. A me-

xx.
Situation
et espérances
de la
Géorgie.

sure que les forêts seront abattues, l'air deviendra plus salubre. les denrées s'accroîtront avec la population, qui ne passe pas maintenant trente mille hommes, presque tous esclaves. Cependant, comme en Géorgie les terres sont moins étendues que dans la plupart des autres provinces, et que dans les proportions il y en a moins de susceptibles de culture, les richesses auront toujours des bornes assez circonscrites.

xxi.
Étendue des
possessions
anglaises
dans l'Amé-
rique sep-
tentrionale.

Les conquêtes de la Grande-Bretagne achevèrent de mettre sous sa domination l'espace qui s'étend depuis le fleuve Saint-Laurent jusqu'au fleuve Mississipi. Ainsi, quand cette puissance n'aurait pas eu encore la baie d'Hudson, Terre-Neuve et les autres îles de l'Amérique septentrionale, elle n'aurait pas laissé de posséder une des dominations les plus étendues qui eussent été formées sur la surface du globe.

Ce vaste empire est coupé du nord au sud par une chaîne de hautes montagnes qui, s'éloignant alternativement et se rapprochant des côtes, laissent entre elles et l'Océan un territoire de cent cinquante, de deux cents, quelquefois de trois cents milles. Au-delà de ces monts Apalaches est un désert immense, dont quelques voyageurs ont parcouru jusqu'à huit cents lieues sans en trouver la fin. On imagine que des fleuves qui coulent à l'extrémité de ces lieux sauvages vont se perdre dans la mer du Sud. Si cette conjecture, qui n'est pas sans probabilité, venait à se réaliser, l'Angle-

terre embrasserait dans ses colonies toutes les branches de la communication et du commerce du Nouveau-Monde. En passant d'une mer de l'Amérique à l'autre par ses propres terres, elle toucherait pour ainsi dire à la fois aux quatre parties du globe. De tous ses ports de l'Europe, de ses comptoirs de l'Afrique, elle charge, elle expédie des vaisseaux pour le Nouveau-Monde. Des possessions qu'elle a dans les mers orientales elle pourrait se transporter aux Indes occidentales par la mer Pacifique. C'est elle qui découvrirait les langues de terre ou les bras de mer, l'isthme ou le détroit qui lient l'Asie à l'Amérique par l'extrémité du septentrion. Elle aurait alors toutes les portes du commerce dans ses mains par de vastes colonies; elle en aurait toutes les clefs par ses nombreuses flottes. Elle aspirerait peut-être à prédominer sur les deux mondes par l'empire de toutes les mers. Mais tant de grandeur n'entre pas dans la destinée d'un seul peuple. Interrogez les Romains. Est-il donc si flatteur d'exercer une immense domination, puisqu'il faut tout perdre quand on a tout conquis? Interrogez les Espagnols. Est-on donc si puissant d'embrasser dans ses états une étendue de terres que le soleil ne cesse d'éclairer, s'il faut languir obscurément dans un monde quand on règne dans un autre?

Les Anglais seront heureux s'ils peuvent conserver par la culture et la navigation un empire toujours trop grand dès qu'il leur coûte du sang. Mais